

Témoin de la présence
aimante de Dieu

FRÉDÉRIC DA SILVA

À Henry, Laurent et Marcel

« Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que vous soyez comblés de joie. »

Évangile selon saint Jean 15, 11

Il est 9 heures moins cinq. Dans la sacristie boisée de l'église Saint-Martin, je me prépare à célébrer la messe du jour. De l'autre côté de la porte, dans la petite chapelle de semaine, vingt personnes m'attendent. Les vêtements liturgiques que je vais porter sont prêts : aube, étole et chasuble vertes. Alors que je suis en train de me préparer, je vois, dans l'embrasure de la porte, le visage inconnu d'un jeune homme, tête blonde, teint pâle. Visiblement, il cherche à croiser mon regard, à attirer mon attention. Je risque quelques mots : « Je peux faire quelque chose pour toi ? — Oui, j'aimerais vous parler... en privé ! » Ce jeune homme, que je vois pour la première fois, vient de jeter le trouble dans mon esprit : dans moins de cinq minutes,

la messe commence, et je n'ai pas beaucoup de temps à lui consacrer. Mais je vois très vite dans son regard qu'il est soucieux, désemparé même : je ne peux le laisser repartir seul, sans qu'il ait pu me dire ce qui, manifestement, l'inquiète. Le moment est certes mal choisi, c'est pourtant dans l'arrière-sacristie que nous prenons le temps de discuter. Jérémy n'a pas l'habitude de parler à un prêtre, encore moins de rentrer dans une église. Mais les difficultés qu'il traverse et l'angoisse qui l'habite depuis quelque temps l'ont poussé à faire le premier pas. Peines de cœurs, impression d'être persécuté par de mauvais esprits, peur du mauvais sort, tout cela a eu raison de la timidité du jeune homme qui est venu voir le « thérapeute spirituel » qu'il croit voir en moi pour tenter de venir à bout de son *spleen*. La facilité avec laquelle il se confie me laisse penser qu'il attendait ce moment depuis longtemps ; il attendait de pouvoir décharger son cœur, il s'impatientait de pouvoir livrer ce qu'il n'avait jamais pu dire à personne, parce que les « adultes » ne l'écoutent plus. Voilà certainement ce qui a poussé ce jeune homme à ouvrir la porte de l'église de si bonne heure : le besoin de parler, d'être pris au sérieux, d'être écouté et estimé. La rencontre n'aura duré que quelques minutes, mais cela aura suffi à Jérémy pour qu'il reprenne confiance en lui, pour qu'il se sente apaisé et rassuré.

Cette rencontre me fait tout de suite penser à l'évangile de la Samaritaine que je vais proclamer dans quelques minutes à la messe. Dans ce passage, une femme de rien fait la rencontre extraordinaire de Jésus. Alors qu'il est en route pour la Galilée, Jésus s'arrête au puits de Jacob où il s'assoit pour se reposer. Fatigué

par la marche et par la chaleur, Jésus voit arriver cette femme de Samarie, venue puiser de l'eau à l'heure la plus chaude de la journée, pour n'avoir personne à rencontrer. Elle n'est pas n'importe qui : c'est une « infrequentable », une femme dont on parle beaucoup, mais à qui on parle peu. C'est à elle pourtant que Jésus demande un peu d'eau pour se rafraîchir et reprendre la route. En s'adressant à elle, il ne la regarde pas comme une femme au passé douteux, parce qu'elle a eu cinq maris et que celui qu'elle a maintenant n'est pas son mari¹ ; Jésus ne la réduit pas à une femme facile, ou légère, comme le font tous les autres. Au contraire, il la regarde avec bonté et lui demande simplement de lui donner de l'eau, parce qu'il est fatigué et qu'il a soif. Par ce geste, Jésus reconnaît en elle bien plus que ce à quoi les autres veulent la réduire. Il voit en elle la femme qui a encore beaucoup d'amour à donner, celle dont la vie n'est pas terminée, au contraire !

Voilà certainement pour moi l'expression la plus achevée de la force de Dieu qui traverse les évangiles et qui continue aujourd'hui de bouleverser notre monde. Cette force de Dieu, que l'on appelle aussi « Souffle de l'Esprit », « Bonne Nouvelle du matin Pâques », ne s'est pas arrêtée à la Croix, lorsque Jésus est mort par amour pour notre humanité. Depuis le jour où l'Esprit a été répandu sur les disciples, à la Pentecôte, il est cette force inépuisable qui poursuit l'œuvre de Dieu, aujourd'hui, en relevant ceux qui sont tombés, en guérissant ceux qui sont blessés, en

1. Cf. Évangile selon saint Jean 4, 17.

insufflant l'espérance à ceux qui sont découragés. Cet Esprit a œuvré ce matin dans la sacristie de l'église Saint-Martin, cet Esprit a redonné force et courage à ce jeune homme.

Voilà pour moi un beau motif d'espérance : l'Esprit de Dieu me précède et me conduit vers ceux qui ont besoin de recevoir dans leur vie une Bonne Nouvelle. Chrétien depuis toujours, j'ai fait le choix d'être prêtre non pas pour quitter le monde, mais, au contraire, pour m'y plonger autrement, en l'aimant, comme le Christ est venu dans le monde pour aller à la rencontre de ceux qu'il aimait par-dessus tout. J'ai fait ce choix un peu fou, un choix que beaucoup ne comprennent pas, avant tout parce j'ai moi-même fait cette expérience unique et personnelle de ressentir au plus profond de moi la présence aimante de Dieu. Cette présence qui rassure et qui apaise, cette présence qui encourage et qui soutient. La plupart des personnes que je rencontre me demandent comment il est encore possible aujourd'hui de croire en Dieu. Ils s'imaginent que la foi est une affaire d'apparitions ou de voix entendues, alors qu'en réalité, il s'agit simplement d'une expérience ordinaire, vécue au quotidien. Personnellement, je n'ai eu aucune vision de Dieu et je n'ai jamais entendu de voix. Heureusement, d'ailleurs ! J'ai seulement découvert progressivement que ma vie n'était pas le fruit du hasard, qu'elle ne se limitait pas à une succession de gestes et de paroles accomplis pour eux-mêmes, pour des besoins immédiats. Je me suis peu à peu rendu compte, grâce aux nombreuses personnes que j'ai rencontrées, que ma vie recelait une multitude de

capacités, qu'il m'appartenait de les découvrir et de les faire croître, non seulement pour mon épanouissement personnel, mais aussi pour le bien de ceux qui m'entouraient. Ainsi, au fur et à mesure que je me construisais et que je me fortifiais intellectuellement, socialement et culturellement, j'ai découvert qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que de se donner, de s'ouvrir aux autres et de recevoir le meilleur d'eux-mêmes. Cette faculté de donner, commune à tous les hommes, est pour moi fondamentale parce qu'elle me rappelle que personne ne doit jamais être écarté de la joie de transmettre ce qu'il est, de donner ce qu'il a de meilleur. C'est d'ailleurs ce qui, à mon sens, fonde la dignité de la personne humaine.

Comme aumônier des personnes malades et handicapées à Lourdes, il m'arrive de donner à des hommes et à des femmes que la vie a physiquement, psychologiquement ou moralement fragilisés, le très beau sacrement de l'onction des malades. C'est pour eux l'occasion de découvrir, au cœur de leur révolte, que Dieu est présent, qu'il les soutient dans l'épreuve de la maladie. C'est aussi pour eux l'occasion d'apprécier le geste tendre et amical de frères chrétiens, ceux que l'on appelle les « hospitaliers ». Comme un miroir fidèle, il reflète l'amour de Dieu, ce Dieu qui veut les aider à se relever, à retrouver une dignité souvent perdue ou défigurée par la maladie ou la souffrance. Ainsi tous les sacrements sont-ils d'abord un don de Dieu, un souffle de vie, où il nous est donné de découvrir notre vocation d'homme. En s'adressant à cette Samaritaine, Jésus la sort du néant, il lui donne d'exister aux yeux de tous. Ainsi, faire l'expérience de Dieu, c'est

d'abord faire cette expérience d'être une personne unique aux yeux de l'autre ; c'est être reconnu pour ce qu'on est et pour ce qu'on a à donner, y compris lorsque tout semble fini pour nous.

Après la messe, en traversant la rue qui sépare l'église du presbytère, je repense à ce jeune homme et à son regard joyeux et apaisé. Quelle belle consolation, en ce début de journée chargée, où tant de choses me paraîtront sans intérêt ou décourageantes ! Avoir été utile à quelqu'un, lui avoir simplement permis de repartir le cœur léger, voilà certainement une des plus belles choses qu'il me soit donné de faire en tant que prêtre. C'est ce genre de rencontre qui m'apprend à vivre ce « beau métier » de prêtre et à exercer cette responsabilité de « père spirituel » qu'attendent de moi une multitude de personnes.

Avant de monter dans mon bureau, je passe par la cuisine où Annie est déjà au travail. Elle est la cuisinière de la maison ; toujours aux petits soins pour nous, elle veille sur notre confort comme une mère. Elle fait partie de ces quelques personnes qui habitent notre univers et sans le compagnonnage desquels notre vie de prêtre serait bien aride. Annie a une petite cinquantaine. Elle vit au cœur des quartiers populaires de la ville, avec sa sœur jumelle. Elle respire la générosité de ces gens qui vivent simplement mais authentiquement leur foi. Annie ne fait jamais de grands discours, mais ce qu'elle donne d'elle-même suffit toujours à écrire une très belle page d'évangile pour ceux qui lui sont proches. Pour elle, l'amour du prochain n'est pas une réalité creuse : c'est une expérience quotidienne. Plus d'une fois, Annie m'a surpris par ses multiples

petites attentions visant à l'amélioration de mon confort.

En montant les escaliers, je vais au travail avec joie. Beaucoup de personnes se demandent ce que font les prêtres lorsqu'ils ne célèbrent pas la messe. Eh bien, n'en déplaisent à certains, je ne pars pas en vacances ni n'en profite pour aller à la pêche... Enfin, si, mais une pêche très particulière. Pour l'heure, en guise de filet, je prends ma Bible. Une feuille et un stylo me serviront de canne à pêche : je dois commencer à préparer mon homélie pour dimanche prochain. « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne¹. » Cette parole que je viens de lire est celle que l'apôtre Pierre adresse à un mendiant à la porte du temple de Jérusalem. Elle fait écho en moi d'une manière particulière. Pierre n'a rien à donner à cet homme qui attend de lui quelques piécettes pour survivre. Mais Pierre lui donne ce qu'il a : l'amour et le respect qui viennent de Dieu. Combien de fois nous arrive-t-il d'être, comme Pierre, dans l'incapacité de donner ce que les gens attendent de nous ?

Cela me rappelle cette rencontre faite il y a quelques années, dans un train de pèlerinage qui revenait de Lourdes. J'avais 22 ans. Brancardier, j'accomplissais une garde de nuit, dans un de ces vieux wagon-ambulances de la SNCF, auprès de personnes malades et handicapées qui, à cette heure-là, dormaient péniblement, chahutées par les mouvements du train, accablées de chaleur. Au milieu d'eux se trouvait une

1. Actes des Apôtres 3, 6.

femme que très peu de personnes avaient pu approcher parce qu'elle avait passé la majeure partie de son temps à dormir ou à gémir. Cette femme, à bout de souffle, rongée et défigurée par un cancer en phase terminale, redoutait, à chaque minute, de ne plus ouvrir les yeux. M'approchant d'elle, la peur au ventre, je finis par lui adresser quelques mots, lui demandant maladroitement si elle avait besoin de quelque chose. Paisiblement, elle se mit à me raconter sa vie, à me parler de son métier, de ses enfants, de son mari. Je me souviendrai toujours de son regard lumineux et clair, un regard accroché à un corps malade, épuisé, sur un visage squelettique qui respirait déjà la mort. Face à cette femme, je ne pouvais rien dire, ni parole de réconfort ni parole d'espérance ; j'étais démuné, sans aucune imagination, la gorge serrée. Alors je me suis tu pour écouter ce qui était les dernières paroles d'une vivante. Cette rencontre, je ne l'ai jamais oubliée, peut-être parce que je ne me suis jamais senti aussi impuissant face à quelqu'un. Je n'avais ni or ni argent à lui donner. Je ne pouvais rien faire pour soulager sa souffrance et encore moins pour la guérir, incapable d'arrêter sa lente marche vers la mort. Son corps était devenu une prison, et je n'avais rien pu lui offrir d'autre que mon attention et mon écoute. J'avais été là pour voir s'échapper de cette prison les derniers rayons de lumière qui avaient irradié toute sa vie, pour entendre chaque parole, chaque mot, chaque souffle comme le récit inédit d'une vie précieuse aux yeux de Dieu.

Je me souviens de cette rencontre comme si c'était hier, certainement parce que j'avais dû lutter pour ne pas m'effondrer devant cette femme en fin de vie. Elle

m'avait simplement dit, lorsque je lui avais proposé de me rappeler si elle avait besoin de quoi que ce soit : « La seule chose que vous pouvez faire pour moi, vous venez de la faire : vous m'avez écoutée et vous m'avez tenu la main ! » Alors, devant sa fatigue, je me suis retiré pour aller pleurer toutes les larmes de mon corps à l'autre bout du wagon. Voilà pour moi une belle parole d'évangile écrite dans la pénombre d'un wagon-ambulance. Jusqu'à son dernier souffle, aucune personne n'est définitivement perdue. Quelle que soit sa situation, elle conserve au plus profond d'elle la totalité du mystère de Dieu et de la vie, parce qu'elle est pour toujours une pensée du Très-Haut. Voilà certainement un beau souvenir que je pourrai aisément évoquer dans mon homélie.

Midi sonne. C'est l'heure de retrouver les autres prêtres de la paroisse pour le déjeuner : François, le curé, Jean-Marie et Pierre, deux prêtres dont on ne soupçonnerait pas qu'ils sont à la retraite, tellement ils ont d'activités dans la paroisse. Cette pause nous donne le temps de nous retrouver autour de la table soigneusement dressée par Annie. C'est là que nous pouvons souffler un peu et partager, dans un esprit convivial, les fruits de nos activités. C'est pour nous une belle occasion de confronter nos questions et nos regards pastoraux, dans une ambiance de repos et de décompression. Il m'arrive parfois de ne rien avoir à dire. Alors j'écoute simplement les autres. Cette pause de midi, même si j'ai toujours un peu tendance à l'écourter parce que le travail m'attend, est un moment propice pour être disponible aux autres prêtres et elle ne devrait pas être sacrifiée. Rien de plus important

dans une famille que le repas, parce qu'il est le lieu où les choses peuvent se dire, où l'on peut prendre le temps de se retrouver. Dommage qu'il devienne parfois un passage optionnel de la journée.

Ainsi, en retrouvant les prêtres aînés de la paroisse, j'aime écouter leurs anecdotes, toutes pétries de l'Évangile, ces petites histoires qu'ils racontent avec précision et entrain, et grâce auxquelles je peux découvrir les coulisses de l'histoire récente de l'Église dont je connais les grandes lignes, mais dont j'ignore tout des nombreux acteurs anonymes. Toutes ces petites aventures qu'ils ont accepté de vivre pour Dieu me projettent dans l'histoire des hommes et m'aident à les connaître davantage. Avec eux, je traverse vingt, trente, quarante ans d'histoire pour revivre une rencontre marquante, un événement traumatisant, une découverte frappante. Dans leur récit, j'admire la constance et l'ardeur de leur foi qui, malgré les passages douloureux et les doutes qu'ils ont pu traverser, a gardé intact ce qu'ils avaient de meilleur pour l'annonce de l'évangile : leur espérance pour notre temps, tous ces bons sentiments qu'ils n'abandonneraient pour rien au monde et pour lesquels ils seront toujours prêts à se battre. En cela, les « vieux » prêtres sont pour moi un modèle précieux. Loin de m'enchaîner à une vision nostalgique et conformiste de l'Église, ils m'invitent sans cesse à être audacieux, inventif et réaliste pour que le Christ demeure toujours une parole vivante dans notre monde. Ces prêtres ont vécu des étapes décisives de la vie de l'Église. Ils ont su traverser des crises graves et, en les traversant, leur vision de l'Église s'est colorée, parfois de manière définitive.